



L'arnaque de l'étymologie du mot travail

Franck Lebas

► To cite this version:

| Franck Lebas. L'arnaque de l'étymologie du mot travail. 2018, n°1, p. 123-127. <hal-02314417>

HAL Id: hal-02314417

<https://hal.science/hal-02314417v1>

Submitted on 21 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'arnaque de l'étymologie du mot *travail*

On ne compte plus les références à cette fameuse histoire linguistique à propos des origines du mot *travail*. C'est une des étymologies les plus connues. Une série télévisée récente en a même fait son titre : *Trepalium*. Ce mot latin¹, qui désigne un instrument de torture, est en effet supposé être la source du mot français *travail*. Cette hypothèse permet de conforter l'idée selon laquelle le travail serait, intrinsèquement, une souffrance, voire un supplice. Cette interprétation linguistique est aussi exploitée par certaines organisations² qui stigmatisent le travail vu comme une activité rémunératrice mais pénible, pour valoriser les activités qui procurent de la satisfaction et qui, elles, appartiennent à la sphère des loisirs, de l'utilité sociale, etc. Ces raisonnements sur l'histoire des mots sont doublement frauduleux : ils tentent, d'une part, d'essentialiser une dimension de l'organisation sociale, pour mieux discréditer les idées progressistes. D'autre part, ils alimentent une idée reçue sur le langage, selon laquelle les sources anciennes des mots touchent à la « vérité » des choses. Cette dernière idée, dont toute l'histoire de la linguistique démontre qu'elle est fausse, est exprimée dans le mot *étymologie* lui-même, formé sur le mot grec *etimos* qui signifie « vrai ». En réalité, rien n'interdit aux sociétés de redéfinir en permanence ce qu'est le travail, et ce que signifie le mot *travail*. Nier cette double réalité et rapporter tous les discours à une « nature originelle » du travail, prétendument accessible à travers l'étude de l'étymologie, c'est effectuer un véritable « travail » sur la pensée, un travail idéologique, dirigé contre les tentatives de repenser en profondeur la place du travail dans la société³.

Tout aussi grave est le principe de construire, dans le cadre de ces démarches purement idéologiques, de faux parcours étymologiques. C'est très probablement ce qui est arrivé au mot *travail*. En effet, le passage du latin *tripalium* à l'ancien français *travaillier*, proche ancêtre du verbe moderne *travailler*, via un verbe hypothétique **tripaliare*, est hautement improbable⁴. Tout porte à penser que cette histoire est une arnaque idéologique, utilisant frauduleusement la linguistique.

Cette hypothèse autour de *tripalium* a déjà été contestée, par d'éminents linguistes, dont Émile Littré et Michel Bréal, qui ont privilégié l'influence d'un autre étymon, le latin *trabs*⁵ qui signifie « poutre » et qui a généré *entraver*. L'idée est que la notion de souffrance, qu'on décèle dans beaucoup d'emplois du mot *travail* dès son apparition au XII^e siècle, exprimerait ce que ressent l'animal quand on l'entrave (on immobilisait les animaux afin de soigner une blessure ou de les ferrer, par exemple).

Mais d'autres éléments invitent à se tourner vers une autre histoire génétique du verbe *travailler*, d'où découle le nom *travail*. En particulier, l'étude faite par Marie-France Delport⁶ des mots hispaniques médiévaux *trabajo* (= travail) et *trabajar* (= travailler), dont elle montre qu'ils expriment une « tension qui se dirige vers un but et qui rencontre une résistance ». L'auteure propose de rapprocher cette description sémantique du préfixe latin *trans-*, qui se réduit souvent à *tra-* (*tramontane*, *traverser*, *traboule*, etc.), et qui exprime un principe de passage d'un état vers un autre. L'auteure est citée par Jean-Luce Morlie⁷, qui propose un rapprochement entre les équivalents de *travail* dans plusieurs langues, et dégage la séquence

consonantique [rb] comme patron commun⁸ (*laBor* en latin, *aRBeit* en allemand, *RaBot* en Russe, etc.).

Néanmoins cette hypothèse alternative rencontre des difficultés : le latin *labor* utilise objectivement la séquence [br], mais la dernière consonne appartient au suffixe de déclinaison, commun à une série de noms (*dolor, soror, color*, etc.). La base de *labor* se restreint donc à *lab*, c'est cette séquence qu'il est préférable d'utiliser dans le cadre d'une recherche lexicale. Enfin, et surtout, toutes ces hypothèses buttent sur une énigme : le lien formel évident entre *travail* et l'anglais *travel*, qui signifie « voyager ». Tout porte à croire que l'anglais *travel* provient bel et bien de France, à époque médiévale et peut-être avant. Les tenants de l'hypothèse de l'étymon *tripalium* imaginent que le verbe anglais exprime la souffrance, voire le supplice, du voyageur de ces temps reculés, où il était difficile de se déplacer sur de grandes distances. Cette explication est, comme disent les anglais, « far-fetched » (« tirée par les cheveux » en français) et en tout cas exagérée. Il est préférable de rechercher une source qui serait commune à l'anglais *travel* et au français *travailler*, en imaginant une bifurcation vers l'idée du voyage – accompagnée de l'idée d'effort ou d'obstacle à franchir – et une autre vers l'idée plus générale de « tension vers un but rencontrant une résistance ». C'est possible dès lors qu'on rassemble les pièces du puzzle :

- (1) Le verbe hispanique médiéval *trabajar*, dont l'histoire a partie liée à celle de *travailler*, exprime une « tension vers un but rencontrant une résistance »,
- (2) Le préfixe latin *trans-* se réduit parfois à la forme *tra-*,
- (3) *travel* et *travail* ont une étymologie commune.

On peut en déduire que *travailler* s'est formé sur une base lexicale exprimant un mouvement, qui s'articule au préfixe *tra-* exprimant la notion de passage assortie d'une résistance⁹. Cette base utilise manifestement la séquence consonantique [vl]. Cette nouvelle hypothèse est cohérente avec l'existence d'un morphème¹⁰ *-val-* présent dans *dévaler, val, vallée*, etc., mais aussi de la variante [bl] et notamment du morphème *-bal-* présent dans *balayer, bal, balade*, etc. En somme, tout se passe comme si le parcours menant à *travailler* était proche de celui menant à *trimbaler* ou *trabouler*¹¹ (qui a donné *traboule* = passage qui traverse un pâté de maisons). D'ailleurs, l'origine supposée de *trabouler* est un verbe hypothétique du bas latin **trabulare*, réduction du latin classique *transambulare*. Le verbe **trabulare*, s'il a bien existé, pourrait donc être le chaînon manquant, de façon bien plus convaincante qu'un **tripaliare* issu de l'instrument de torture.

Ce nouvel éclairage sur *travailler* et *travail* n'empêche pas de supposer une influence de la forme *trabs*, donc de la notion d'entrave, qui a pu orienter les usages vers des expressions de souffrance, ainsi qu'Émile Littré en a eu l'intuition. Mais l'hypothèse d'une source étymologique ayant trait à la torture, qui aurait directement impacté la signification de *travail*, est sans doute à écarter. Par ailleurs, un lien linguistiquement structurant reste possible entre *travail* et son concurrent *labor*, à travers une métathèse¹² [bl]/[lb], chacun des lexèmes contribuant à un champ lexical plus ou moins unifié (*laborieux, élaborer*, etc.).

Reste à intégrer l'usage très particulier du *travail d'enfant*, qui désigne, depuis le moyen-âge, la phase de l'accouchement. S'agit-il d'exprimer la souffrance qu'endurent les femmes

lors de l'accouchement, comme y insistent les tenants de l'étymon *tripalium* ? S'agit-il d'une métaphore (plus que douteuse) des entraves appliquées aux animaux ? Ou bien s'agit-il de désigner le fait de faire « passer » l'enfant vers l'extérieur, au prix d'une résistance et de nombreux efforts¹³, comme pourrait l'indiquer l'étude de *trabajar* ? La question peut enfin être posée en ces termes, mais il sera sans doute difficile d'y répondre, tant les enjeux idéologiques ont été déployés autour de cet événement particulier, principalement par la chrétienté, rendant inextricables les enjeux discursifs eux-mêmes.

Nous pouvons néanmoins affirmer que les entreprises idéologiques autour du concept de travail ne peuvent plus légitimement être alimentées par l'hypothèse d'un lien étymologique entre le terme *travail* et le nom d'un instrument de torture. Au contraire, on peut déployer l'idée d'une association entre *travailler* et « viser un but, nécessitant de surmonter des résistances », non pas comme un nouveau talisman prenant la place du *tripalium*, mais comme fil conducteur de l'histoire des métiers et des activités humaines. Les perspectives idéologiques sont tout autres, et bien plus radieuses que le discours stigmatisant auquel nous avons été habitués.

¹ La forme initiale, qui est citée dans de nombreux dictionnaires et que nous utiliserons dans la suite du texte, est *tripalium*.

² Notamment, le Mouvement Français pour un Revenu de Base.

³ Redonner aux travailleurs la maîtrise de ce qu'est le travail, par un nouveau droit politique, est un des objectifs de l'association *Réseau Salarial* (reseau-salarial.info), qui prolonge et diffuse les travaux du sociologue et économiste Bernard Friot.

⁴ André Eskénazi résume sa critique dans son étude étymologique du mot *travail* (*Romania*, 2008, tome 126, n°3-4, p.307) : « L'étymon *tripalium* est une chimère ; le prétendu dérivé *tripaliare* n'a donc pas de consistance ».

⁵ La même source étymologique est utilisée par André Eskénazi pour fonder l'hypothèse selon laquelle tous les sens de *travailler* se ramènent à une signification abstraite : « rupture, sous la pression d'une intervention extérieure, d'une position fondamentale de dégagement dans « l'en soi-pour soi-même » ».

⁶ Delport Marie-France (1984), « Trabajo-trabajar(se) : étude lexic-syntaxique », dans *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°9, pp. 99-162.

⁷ <https://blogs.mediapart.fr/jean-luce-morlie/blog/280911/tripalium-une-etymologie-ecran-archiver>

⁸ Le lien avec le [rv] de *tRaVail* en français est effectivement envisageable, puisque le passage de [b] à [v] est très fréquent.

⁹ Michaël Grégoire, sur la base d'une étude de l'espagnol, propose un continuum partant de la forme *tri-* vers la forme *tra-*, en passant par *tre-*, *tru-*, et *tro-*, comme exprimant différents degrés de « dépassement de l'entrave ». A l'extrémité de cette échelle, la forme *tra-* exprimerait la présence d'une entrave mais aussi son dépassement complet (Michaël Grégoire, 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Presses Académiques Francophones, Sarrebruck).

¹⁰ Cet aspect de la démonstration fait l'objet d'une étude en cours, que je mène en collaboration avec Nathalie Bragantini-Maillard.

¹¹ À noter que le rapprochement *travailler/trabouler* est cohérent avec la création du nom *boulot*, synonyme de *travail*.

¹² Inversion de sons, souvent consonantiques, dans l'histoire d'une forme linguistique, comme dans l'apparition de *fromage* à partir de *mettre en forme*, ou lien lexical entre des termes manifestant une telle inversion, comme *forme* et *morphologie*.

¹³ André Eskénazi interprète cette expression d'une façon analogue : « Il est bien connu que la femme a vocation d'enfanter dans la douleur ; et pourtant, si la parturiente en éprouve la réalité dans tous les cas, ce n'est pas cela que *travail* dit : *travail* désigne la rupture marquée par la venue à terme, qui clôt une position établie, neuf mois de gestation. (...) un enfant ne passe pas du ventre de sa mère au monde comme une lettre à la poste (...) » (*Romania*, 2008, tome 126, n°3-4, p.300).